

La tour d'écailles

-1-

La tour de la désillusion

La magie d'un pacte,
le mystère d'une tour.



ÉRIC GLASS

Glass Éric

La Tour d'écailles – 1

La Tour de la désillusion

© Glass Éric, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7306-7

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Posté en haut de sa tour, il était seul sur son balcon appuyé sur la rambarde de pierre. Dans la fraîcheur d'une nuit étoilée, il regardait la lune. Elle qui était devenue son unique compagne depuis tant d'années. Depuis que la clarté du jour et l'éclat du soleil abîmaient ses yeux fatigués.

Ce balcon était, depuis bien des années, son seul échappatoire dans cette tour devenue au fil du temps, pour lui, son dernier refuge. Tant d'années passées enfermé entre ces murs à apprendre de si grandes éruditions, tant de connaissances, de savoirs et de pouvoirs accumulés tout au long d'une vie d'études. Il connaissait le secret de toutes choses, Toutes, sauf une. Celle qui était sa plus grande peur, la fin inéluctable et sans pardon... sa mort. Car il était vieux, si vieux, trop vieux. Et malgré toute l'étendue de son pouvoir et de sa magie, rien ne pouvait faire reculer l'inéluctable : tôt ou tard, il devrait mourir.

Il se remit à penser à son passé, ce passé qui avait fait de lui ce qu'il était devenu aujourd'hui... un mort en sursis, sans avoir même connu les vrais délices de la vie ni trouver un but à celle-ci. Seule son étude des plus grandes magies et arcanes avait bercé son existence, sans autant jamais apporter de réponses à son dilemme actuel. Il était vieux et seul. Son cœur avait toujours été solitaire, si ce n'est la lune, son unique réconfort à ce jour.

Il se surprit à verser une larme sur lui-même. Qu'avait-il donc fait ? Ce n'était pas ce qu'il avait voulu, mais il s'était laissé prendre au jeu : celui de la connaissance et du pouvoir, sans répit ni pardon... le sien.

Il rentra à dans sa tour. Il s'assit à son bureau, surchargé de multiples babioles ésotériques en tous genres, qui n'était en fait que son seul horizon. Prenant sa tête entre ses mains, il se laissa aller au remords et son passé lui revint à l'esprit. Comme tous les soirs, depuis qu'il avait commencé à se sentir vieillir et que la peur de mourir l'avait rattrapé.

À cette époque, il n'était qu'un jeune enfant d'une dizaine d'années. Fils du meunier du village, il était vaniteux et orgueilleux. Son père lui passait tous ses caprices depuis la mort de sa mère. Il était son unique fils et tout ce qui lui restait de sa défunte femme qu'il avait tant aimé. Il n'avait presque aucun ami parmi les

enfants du bourg. Mais peu lui importait car il se croyait supérieur à eux et n'en avait pas besoin. Les jours passaient et il ne se souciait de rien si ce n'est de lui-même et de ses propres plaisirs.

Mais un jour, sans prévenir, tout bascula. Une horde de pillards s'attaqua à son foyer. Sous l'emprise du sac et du carnage, ils emportèrent toutes les maigres valeurs qui se trouvaient au village, violant, tuant, et ne laissant aucun survivant derrière eux. Du moins le croyaient-ils. Un petit garçon réussit à leur échapper. Sous l'effet de la plus grande des peurs, il avait réussi à se cacher où nul ne pourrait le trouver. Enseveli sous un tas de lisier, il assista, impuissant, au massacre, voyant son père, la seule personne qu'il aimait et respectait plus que lui-même, se faire décapiter sous ses yeux. Terrorisé, il resta caché deux jours entiers avant d'oser s'extirper de sa cachette. Trouvant enfin le courage de sortir, il se tint seul, debout au milieu du charnier. Il regarda le cadavre de son père gisant dans son sang. Il se jura que plus jamais il ne resterait impuissant et sans défense, pour lui et pour les siens. Mais pour cela, il fallait qu'il soit fort et puissant, très puissant.

Après plusieurs mois d'errance et de mendicité, il réussit à entrer au service d'un mage. Celui-ci voyait en lui plus un homme à tout faire qu'un élève, lui faisant réaliser les tâches ménagères et le service. Pendant neuf longues années, il accepta son sort, grappillant des brides de savoir par-ci par-là, au bon vouloir de son maître. Il s'aperçut bien vite que, malgré toutes ses jérémiades, celui-ci n'avait jamais compris la subtilité de toutes ces connaissances. À la mort du vieil homme, le jeune élève se vit accorder tout son pouvoir sous la forme d'une gigantesque bibliothèque ésotérique. Il avait enfin à sa portée tout ce dont il avait toujours rêvé, la puissance par la magie. Mais il y avait énormément de travail pour assimiler toutes ces connaissances. Afin d'avoir la tranquillité et le calme requis, il s'exila sur une petite île côtière où se trouvait une vieille tour. Celle d'où il ne ressortirait plus jamais.

Un bruit sourd le sortit de ses songes et le ramena à la réalité. On frappait à la porte.

— Oui, qu'y a-t-il, s'écria le vieux magicien, en reprenant un peu de prestance malgré son âge avancé.

La porte du bureau s'ouvrit timidement pour laisser entrer une jeune fille portant un plateau de victuailles. En effet, peu après son arrivée sur l'île, il avait

passé un accord avec les villageois. Il les protégerait de tous les pirates et autres malfrats qui pourraient s'en prendre à eux. En échange, ceux-ci devraient le nourrir et lui apporter tout ce dont il avait besoin. Même si les villageois le respectaient et appréciaient sa protection, ils le craignaient et l'évitaient au maximum malgré tout.

La fillette s'approcha doucement et posa le plateau sur une petite table dans un coin de la pièce.

— Votre repas Sire Cefedelrick, dit-elle en s'inclinant.

Le vieil homme la regarda avec un mélange de curiosité et de gratitude. C'était la première fois qu'il voyait cette enfant. À l'accoutumée, c'était Marianne, une jolie femme d'une quarantaine d'années, qui lui servait tous ses repas.

— Où est donc Marianne ? lui demanda-t-il, avec une pointe de souci dans la voix. Elle n'est pas souffrante j'espère ? Et toi, ma douce enfant, qui es-tu donc ?

Gênée et intimidée la petite fille répondit :

— Je m'appelle Lucie, mon seigneur, et Marianne est ma mère, dit-elle. Aujourd'hui est le jour de mes treize ans, et à partir de ce jour, je prends sa relève. Si cela vous convient bien sûr, messire.

Cefedelrick n'en revenait pas : déjà treize ans ! Il se rappelait quand Marianne était enceinte comme si c'était le jour d'avant, alors que treize longues années s'étaient écoulées.

— Non, cela me convient parfaitement, répondit-il. Tu as l'air tout à fait compétente pour ton âge.

— Vous faudra-t-il autre chose ? lui demanda Lucie avec une petite révérence improvisée.

— Non, dit le vieux magicien en examinant la petite fille. Mais, attends donc, aujourd'hui c'est le jour de ton anniversaire, me dis-tu ?

La fillette acquiesça d'un hochement de tête.

Il sortit d'un tiroir de son bureau une grosse bourse de cuir noir rehaussée de broderies rouges et de fils d'or.

— Quelle est donc ta couleur préférée mon enfant ? demanda le magicien.

— Le rouge, répondit la jeune fille, avec curiosité et un sourire gêné.

Fouillant dans sa bourse, Cefedelrick en sortit un magnifique rubis, à peine plus petit qu'un œil de chat. Le regardant à la lueur d'une bougie, il admira la perfection de la pierre qu'il avait lui-même créée quelques années auparavant avec sa propre magie.

— Je pense que cela fera l'affaire, ne trouves-tu pas ? dit-il en souriant et en lui tendant la pierre.

— Comment ça ? demanda Lucie, émerveillée par l'éclat du joyau devant ses yeux.

— Et bien, pour ton anniversaire, et en guise de bienvenue. Cela mérite bien un petit cadeau, ne crois-tu pas ?

— Je ne puis accepter un présent d'une telle valeur mon seigneur, s'excusa-t-elle.

— Et pourquoi donc ? Des pierres comme celles-ci, j'en ai plein ma bourse, dit-il, et ici, je n'en ai aucune utilité. Alors que toi, mon enfant, ta jeunesse est belle et fougueuse. Je t'en prie, prends-la donc. Il lui tendit la pierre avec douceur et bienveillance. Lucie s'approcha timidement, puis, avec un léger embarras, s'empara délicatement du rubis. Le serrant contre son cœur, elle repartit vers la porte. Elle s'arrêta sur le seuil et se retourna vers le vieux mage, le regard empli de gratitude et le sourire timide.

— Merci bien mon seigneur, et à demain.

Puis elle ferma la porte, s'enfuyant dans le couloir.

La regardant sortir, il ne répondit pas. Il regardait cette jeunesse s'échapper de sa demeure comme la sienne s'était échappée de son corps desséché. Il observa ses mains. Elles étaient ridées. La peau ressemblait à du vieux parchemin desséché d'où jaillissaient de grosses veines noires, comme si c'était de l'encre qui y coulait. De l'encre, comme celle qui remplissait les centaines de livres posés aux murs. Celle qu'il avait tant lue toute sa vie, jusqu'à ce que ses mains se dessèchent et que ses yeux s'usent. Seul, dans sa tour, la vieillesse l'avait rattrapé, et avec elle, sa mort approchait. Mais ça, il ne pouvait le concevoir. Mourir, ne plus exister, cette pensée lui glaçait le sang. La mort lui faisait peur et sa vie touchait pourtant déjà à sa fin. Assis derrière son bureau, il serra les

poings. Ce n'était pas possible, il connaissait presque par cœur tous les livres de sa bibliothèque et en maîtrisait chaque sort. Avec toute cette puissance occulte, toute cette magie, il avait le pouvoir sur presque toutes choses. Mais contre sa décrépitude, il ne pouvait rien

. Il avait passé toute sa vie enfermée dans cette tour, à étudier, en vain. Toute sa puissance ne lui servirait à rien. Sa vie perdue à cette étude ne le sauverait pas.

Il se leva et s'avança vers la porte. Oui, la magie lui avait volé toute sa jeunesse. Il lui suffisait de partir d'ici, de s'en aller de cette prison volontaire, de fuir loin et de profiter enfin de la vie. Dans un soupir, il se résigna. Il était trop tard, il était trop âgé. Regardant le plateau de nourriture, il revit la petite Lucie, si jeune. La colère l'emporta. D'un grand coup de pied, il fit voler la table et le plateau de victuailles contre le mur. Perdant l'équilibre, il chuta contre son bureau, sa tête heurtant le bord de bois et lui faisant perdre connaissance.

L'éclat d'un rayon de lumière sur ses paupières fines vint le réveiller. Cela faisait longtemps qu'il avait colmaté les fenêtres de son bureau avec des volets de bois. Mais certaines lueurs audacieuses du soleil réussissaient à passer malgré tout à travers les interstices. En ouvrant les yeux, la douleur de son crâne ankylosé lui rappela sa chute. Encore abasourdi par le choc, il resta un instant à terre pour reprendre ses esprits. C'est alors qu'il remarqua quelque chose au sol, juste devant lui. Un vieux grimoire était logé sous une de ses bibliothèques, et servait de cale, remplaçant un pied vermoulu. À présent, ça lui revenait à l'esprit. C'était au tout début, en arrivant dans cette maudite tour. Il s'était servi de ce volume pour caler ce meuble bancal, en attendant de savoir le réparer lui-même par magie. Puis avec le temps, il l'avait tout simplement oublié. Il avait choisi cet ouvrage car il ne voulait jamais s'en servir. Il traitait de la plus noire des magies, la nécromancie, la magie des morts et du temps. Mais aujourd'hui, là était peut-être la solution à son cauchemar. Se relevant, il renversa la bibliothèque à même le sol, la jetant par terre. Sous le choc, le bois se fissa et plusieurs volumes éclatèrent, répandant des feuilles dans toute la pièce. Malgré la valeur inestimable de ces livres, il n'en eut cure. Seul celui de nécromancie l'intéressait à présent. Il le ramassa, l'épousseta et, s'asseyant dans son bureau, entreprit de le lire.

Les heures passèrent sans que rien qui ne puisse l'intéresser ou l'interpeller. Seuls des sorts macabres aux effets douteux remplissaient ces pages. Puis, au

détour d'une feuille sombre, un titre l'accrocha. Il était écrit " retour à la jeunesse éternelle ". Étrangement, l'incantation n'avait pas l'air très compliquée. Mais une certaine clause précisait " tu abandonneras l'essence même qui a dirigé et modelé ta vie. Si tu retournais à elle, le sort serait immédiatement brisé et tu en paieras le prix ". La magie noire demandait toujours un tribut. Mais pour lui, qu'elle pourrait bien être cette essence, si ce n'est la magie elle-même, celle qui avait guidé sa vie et l'avait consumée. S'il réussissait ce sortilège, il ne pourrait plus jamais lancer le moindre sort. Mais peu lui importait. Il avait abandonné sa vie pour la magie. Il pouvait bien abandonner la magie pour sa vie.

Il alluma toutes les bougies de la pièce, marchant à même sur l'amoncellement de livres étalés sur le sol sans se soucier de leur état. Une fois au centre de la pièce, un chandelier à la main, il commença l'incantation. Au fur et à mesure que les mots sortaient de sa bouche, son corps se raidissait et son esprit s'embrumait. Avant même de prononcer la dernière phrase du sortilège, il fut pris d'un violent vertige et chuta.

Lucie était assise sur son lit, admirant son beau rubis qu'elle gardait jalousement. Quand des cris venus de l'extérieur attirèrent son attention. Elle sortit de sa chaumière pour voir ce qui provoquait toute cette excitation. Tout le village était réuni sur la grand-place, regardant dans la même direction. La foule jacassait bruyamment et gesticulait nerveusement. Voyant son père dans l'attroupement, elle courut vers lui intriguée, se glissant dans la foule amassée.

— Que se passe-t-il père ? cria-t-elle pour couvrir le bruit de la cohue.

Son père la prit dans ses bras, et lui montra du doigt ce qui attirait tous les badauds.

Regardant dans cette direction, elle vit l'imposante tour du sorcier dévorée par les flammes. Le feu la ravageait complètement. Nulle fenêtre, nul étage n'était épargné par le brasier et la fumée.

La panique s'empara subitement de la fillette.

— Mais papa ? Et le seigneur Cefedelrick, où est-il ? Il faut le sauver, s'écria-t-elle.

— J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard pour lui mon enfant, lui répondit-il. Tu lui as servi son dernier repas hier, ma chérie.

Lucie se blottit dans les bras musclés de son père pour éclater en sanglots, serrant très fort dans sa main la pierre rouge.

Non loin de là, une petite embarcation prenait la mer vers le continent. À son bord, un jeune homme encapuchonné dans sa cape regardait le brasier s'éloigner. À sa ceinture était nouée une bourse de cuir noir, rehaussée de broderies rouges et de fils d'or.

— Terrible incendie, n'est-ce pas ? lui lança un matelot.

— Certes oui mon ami, répondit-il. Mais le feu est parfois salvateur et annonce bien souvent le renouveau.

— Ma foi, c'est une façon de voir les choses, dit le marin en ajustant la voile de sa petite embarcation.

— Et vous êtes ? je ne vous ai jamais vu par ici, reprit-il.

L'étranger quitta son regard de la tour en flammes pour le poser sur l'océan à l'opposé avant de répondre.

— Je m'appelle Ferick, et qui je suis ?... Je ne le sais pas encore.